

815108
163251

I N G É N U E .



I.

En guise de préface.

LE PALAIS-ROYAL.

Si le lecteur veut bien nous suivre avec cette confiance que nous nous flattons de lui avoir inspirée depuis que nous lui servons de guide dans les mille détours du labyrinthe historique que, Dédale moderne, nous bâtissons depuis vingt ans, nous allons l'introduire dans le jardin du Palais-Royal pendant la matinée du 24 août 1788.

Mais, avant de nous hasarder sous l'ombre de ce peu d'arbres que la cognée de la spéculation a respectés, disons un mot du Palais-Royal.

En effet, le Palais-Royal, qui, à cette époque où nous levons le rideau sur notre premier drame révolutionnaire, est en train de subir, grâce à son nouveau propriétaire, le duc de Chartres, devenu duc d'Orléans depuis le 18 novembre 1785, une transformation considérable, mérite, par l'importance des scènes qui vont se passer dans son enceinte, que nous racontions les différentes phases qu'il a parcourues.

Ce fut en 1629 que Jacques Lemercier, architecte de Son Eminence le cardinal-duc, commença de bâtir sur l'emplacement des hôtels d'Armagnac et de Rambouillet l'habitation qui prit d'abord modestement le titre d'hôtel Richelieu ; puis, comme, à cette puissance qui s'agrandissait de jour en jour, il fallait une demeure digne d'elle, on vit peu à peu, devant cet homme dont la destinée était de faire brèche à toutes les murailles, s'écrouler le vieux mur d'enceinte

Ingénue. — Vol. D. No. 11.

de Charles V ; en s'écroulant, le mur combla le fossé, et la flatterie put entrer de plain-pied au Palais-Cardinal

S'il faut en croire les archives ducales, le terrain seul sur lequel s'élevait le chef-d'œuvre de Jacques Lemercier avait coûté, d'acquisition, huit cent seize mille six cent dix huit livres, somme énorme pour cette époque, mais qui cependant, était bien faible, en comparaison de celle qu'on avait dépensée pour le monument : celle-là, on la cachait avec soin, comme Louis XIV cacha, depuis, celle que lui avait coûtée Versailles ; quoi qu'il en soit, elle éclatait par tant de magnificence, que l'auteur du *Cid*, qui logeait dans un grenier, s'écriait devant le palais de l'auteur de *Mirame* :

Non, l'univers entier ne peut rien voir d'égal
Aux superbes dehors du Palais-Cardinal ;
Toute une ville entière, avec pompe bâtie,
Semble d'un vieux fossé par miracle sortie,
Et nous fait présumer, à ses superbes toits,
Que tous ses habitants sont des dieux ou des rois.

En effet, ce palais était si magnifique, avec sa salle de spectacle, qui pouvait contenir trois mille spectateurs ; avec son salon, où l'on jouait les pièces que les comédiens représentaient ordinairement sur le théâtre des Marais du Temple ; avec sa voûte, décorée en mosaïque sur fond d'or par Philippe de Champagne ; avec son musée des grands hommes peints par Vouet, Juste d'Egmont et Paerson, musée dans lequel, confident de l'avenir, le cardinal avait d'avance marqué sa place ; avec ses statues antiques, venues de Rome et de Florence ; avec ses distiques

latins, composés par Bourbon ; ses devises, imaginées par Guisse, l'interprète royal, que le cardinal-duc, qui, cependant, ne s'effrayait point facilement, on le sait, s'effraya de cette magnificence, et, pour être sûr d'habiter son palais jusqu'à sa mort, le donna de son vivant au roi Louis XIII.

Il en résulta que, le 4 décembre 1642, jour où le cardinal-duc trépassa en priant Dieu de le punir si, dans le cours de sa vie, il avait fait une seule chose qui ne fût point pour le bien de l'Etat, ce palais, où il venait de mourir, prit le nom de Palais-Royal ; nom que les révolutions de 1793 et 1848 lui enlevèrent pour lui donner successivement ceux de Palais-National.

Louis XIII hérita donc de la splendide demeure ; mais Louis XIII n'était guère qu'une ombre survivant à un cadavre, et, comme fait le spectre d'Hamlet à son fils, le spectre du cardinal faisait signe à Louis XIII de le suivre ; et, de quelque résistance qu'il se cramponnât à la vie, Louis XIII, frissonnant et pâle, le suivait, entraîné par l'irrésistible main de la mort.

Alors, ce fut le jeune roi Louis XIV qui hérita de ce beau palais, d'où le chassèrent, un matin, messieurs les frondeurs ; chose qui le lui fit prendre dans une telle haine, que, lorsqu'il revint de Saint-Germain à Paris, le 21 octobre 1652, ce fut, non plus au Palais-Royal qu'il descendit, mais au Louvre ; si bien que cet édifice, qui émerveillait tant le grand Corneille, devint la demeure de madame Henriette, que l'échafaud de White-Hall avait faite veuve, et à laquelle la France donnait cette hospitalité que l'Angleterre devait rendre, deux siècles plus tard, à Charles X, et qui se pratique de Stuart à Bourbon.

En 1692, le Palais-Royal forma la dot de Françoise-Marie de Blois, cette fille langoureuse et endormie de Louis XIV et de madame de Montespan, dont la princesse palatine, femme de Monsieur, nous a laissé un si curieux portrait.

Ce fut monsieur le duc de Chartres, plus tard régent de France, qui, la joue rougie encore du soufflet que lui avait donné sa mère en apprenant sa future alliance avec la bâtarde royale, fit entrer, à titre d'augmentation d'apanage, le Palais-Royal dans la maison d'Orléans.

Cette donation faite à Monsieur et à ses enfants mâles descendant de lui en loyal mariage, fut enregistrée au parlement le 13 mars 1693.

Est-ce la réunion de ces deux chiffres 13 qui

a porté deux fois malheur à deux descendants mâles de cette illustre maison ?

Pendant la période écoulée entre la fuite du roi et la donation du Palais-Royal à Monsieur, de grands changements avaient été pratiqués dans le château. Anne d'Autriche, en effet, au temps de sa régence, y avait ajouté une salle de bain, un oratoire, une galerie, et, par-dessus tout cela, le fameux passage secret dont parle la princesse palatine, et par lequel la reine régente se rendait chez monsieur de Mazarin, et monsieur de Mazarin chez elle, « car, ajoute l'indiscrete Allemande, il est aujourd'hui à la connaissance de tout le monde que monsieur de Mazarin, qui n'était pas prêtre, avait épousé la veuve du roi Louis XIII. »

Ce fait n'était peut-être pas encore, comme le disait la princesse palatine, à la connaissance de tout le monde ; mais, grâce à elle, il allait singulièrement se populariser.

Etrange caprice de femme et de reine, qui résiste à Buckingham et qui cède à Mazarin !

Au reste, les nouvelles constructions ajoutées par Anne d'Autriche ne déparaient pas la splendide création du cardinal-duc.

La salle de bain était ornée de fleurs et de chiffres dessinés sur fond d'or ; les fleurs étaient de Louis et les paysages de Bélin.

Quant à l'oratoire, il était orné de tableaux dans lesquels Philippe de Champagne, Vouet, Bourbon, Stella, Lahire, Dorigny et Paerson avaient retracé la vie et les attributs de la Vierge.

Enfin la galerie, placée dans l'endroit le plus retiré du château, était à la fois remarquable par son plafond doré, qui était de Vouet, et par son parquet en marqueterie, qui était de Macé.

C'est dans cette galerie que la reine régente avait fait arrêter, en 1650, par Guitaut, son capitaine des gardes, messieurs de Condé, de Conti et de Longueville.

Le jardin contenait alors un mail, un manège et deux bassins dont le plus grand s'appelait le Rond-d'Eau ; il était planté d'un petit bois assez touffu et assez solitaire pour que le roi Louis XIII, le dernier des fauconniers français, pût, de son vivant, y chasser la pie.

En outre, on avait ajouté au palais un appartement destiné à l'habitation du duc d'Anjou, et, pour le construire, on avait détruit l'aile gauche du palais, c'est-à-dire cette vaste galerie que Philippe de Champagne avait consacrée à la gloire du cardinal.

Monsieur mourut d'une attaque d'apoplexie foudroyante le 1er juin 1701.

C'était l'homme que Louis XIV avait le plus aimé au monde ; ce qui n'empêcha point, lorsque, deux heures après cette mort, madame de Maintenon entra dans la chambre de son auguste époux, car elle aussi était mariée, ce qui n'empêcha point, dit Saint-Simon, qu'elle ne trouvât le roi chantant un petit air d'opéra à sa propre louange.

A partir de cette heure, le Palais-Royal devint donc la propriété de celui qui, quatorze ans plus tard, devait être régent de France.

Nous savons tous, un peu plus ou un peu moins, un peu mieux ou un peu plus mal, ce qui se passa dans la sévère demeure du cardinal, du 1er septembre 1715 au 25 décembre 1723, et peut-être est-ce de cette époque que s'est répandu chez nous ce proverbe : « Les murs ont des yeux et des oreilles. »

Outre les yeux et les oreilles, les murs du Palais-Royal avaient une langue, et cette langue a, par la bouche de Saint-Simon et du duc de Richelieu, raconté de singulières choses.

Le 25 décembre 1723, le régent, étant assis près de madame de Phalaris, se sentit le front un peu lourd, et inclinant la tête sur l'épaule du *petit corbeau noir*, c'est ainsi qu'il appelait sa maîtresse, il poussa un soupir et mourut.

La veille, Chirac, son médecin, avait fort insisté pour que le prince se laissât saigner, mais le duc avait remis la chose au lendemain. L'homme propose, Dieu dispose.

Au milieu de tous ses plaisirs, si étranges qu'ils fussent, le régent, au bout du compte, avait fait bâtir par son architecte Oppenort un magnifique salon servant d'entrée à la galerie élevée par Mansart. Ces deux constructions s'étendaient jusqu'à la rue de Richelieu et ont fait place à la salle du Théâtre-Français.

Alors, Louis, fils dévot d'un père libertin ; Louis, qui devait faire brûler pour trois cent mille francs de tableaux de l'Albane et de Tiphin, à cause des nudités qu'ils représentaient ; Louis, sauf la grande allée du Cardinal, qu'il conserva, fit planter le jardin du Palais-Royal sur un dessin nouveau. Le petit bois touffu, cher aux pies grièches, disparut ; deux belles pelouses s'étendirent bordées d'ormes en boules qui entourèrent un grand bassin placé dans une demi-lune et orné de treillages et de statues ; puis, au delà de cette demi-lune, fut disposé un quinconce de tilleuls se rattachant à la grande

allée, et formant un berceau impénétrable aux rayons du soleil.

Le 4 février 1752, Louis d'Orléans mourut à l'abbaye de Sainte-Geneviève, où, depuis dix années, il avait pris un logement. On eût dit que, fils pieux, il s'était retiré là afin de prier sur les fautes de son père. « C'est un bienheureux qui laisse bien des malheureux ! » dit Marie Leczinska, cette autre sainte, en apprenant la mort prématurée de cet étrange prince, qui avait légué son corps à l'école royale de chirurgie, afin qu'il servît à l'instruction des élèves.

Louis-Philippe d'Orléans lui succéda ; la célébrité de celui-là fut d'avoir épousé en premières noces la sœur du prince de Conti, et en secondes noces la veuve de monsieur de Montespan.

Ce fut en outre le père, car nous n'admettons pas la sacrilège dénégation du fils, ce fut en outre le père de ce fameux duc de Chartres connu sous le nom de Philippe-Egalité.

L'oraison funèbre de ce prince fut prononcée par l'abbé Maury, oraison tellement étrange que le roi en défendit l'impression.

Depuis quelques années, le duc d'Orléans, retiré tantôt dans sa campagne de Bagnolet, tantôt dans son château de Villers-Cotterets, avait laissé non seulement la jouissance mais même la propriété du Palais-Royal à son fils ; ce fut alors que celui-ci eut l'idée de transformer en un vaste bazar le château du cardinal-duc.

Il fallait l'autorisation du roi ; le roi la donna par lettres patentes du 13 août 1784, qui permettaient à monsieur le duc de Chartres d'accenser les terrains et bâtiments du Palais-Royal parallèles aux rues des Bons-Enfants, à la rue Neuve-des-Petits-Champs et à la rue de Richelieu (1).

Tout insoucieux qu'il était, le vieux duc se reveilla à cette nouvelle que son fils allait se faire spéculateur. Peut-être une caricature qui parut à cette époque, et qui représentait le duc de Chartres déguisé en chiffonnier et cherchant, qu'on me pardonne le calembour ; grâce au ciel, j'en suis innocent ! et cherchant des locataires (*des loques à terre*), lui tomba-t-elle sous les yeux. Il fit des représentations à son fils ; celui-ci les repoussa.

(1) L'accensement d'un terrain était une aliénation à perpétuité, moyennant un cens annuel et non rachetable.

— Prenez garde, dit le vieux prince, l'opinion publique sera contre vous, mon fils.

— Bah ! répondit celui-ci, l'opinion publique, je la donnerais pour un écu !

Puis se reprenant,

— Pour un gros, bien entendu !

Il y avait des écus de deux espèces : les petits et les gros ; les petits valaient trois livres, et les gros six.

En conséquence, il fut décidé, entre le prince et son architecte Louis, que le Palais-Royal changerait non-seulement d'aspect, mais encore de destination.

Le vieux duc d'Orléans mourut un an après cette décision prise, et comme les travaux commençaient de s'exécuter. On eût dit que, pour ne pas voir ce qui allait se passer, le petit-fils de Henri IV voilait ses yeux avec la pierre d'une tombe.

Dès lors, il n'y eut plus d'empêchement aux desseins du nouveau duc d'Orléans, si ce n'est toutefois cette opinion publique dont l'avait menacé son père.

Les premiers opposans furent les propriétaires des maisons qui bordaient le Palais-Royal, et dont les fenêtres donnaient sur le magnifique jardin : ils firent au duc d'Orléans un procès qu'ils perdirent, et, murés dans leurs hôtels par les constructions nouvelles, ils furent forcés de vendre à vil prix ou d'habiter des réduits obscurs et malsains.

Les autres opposans furent les promeneurs. Tout homme qui s'est promené dix fois dans un jardin public regarde ce jardin comme étant à lui, et croit avoir droit d'opposition à tout changement que l'on veut y faire ; or, le changement était grand ; la cognée abattait l'un après l'autre les magnifiques marronniers plantés par le cardinal. Plus de sieste sous leurs feuilles, plus de causeries à leur ombrage ; tout ce qui restait, c'était le quinconce de tilleuls, et au milieu de ce quinconce, le fameux arbre de Cracovie.

Disons ce que c'était que ce fameux arbre de Cracovie dont la chute, en 1788, faillit provoquer une émeute non moins grave que la chute des arbres de la liberté en 1850.

II.

L'ARBRE DE CRACOVIE.

L'arbre de Cracovie était, les uns disent un

tilleul, les autres un marronnier.—Les archéologues sont divisés sur cette grave question, que nous n'essaierons pas de résoudre.

En tout cas, c'était un arbre plus élevé, plus touffu, plus riche d'ombre et de fraîcheur que tous les autres arbres qui l'entouraient. En 1772, lors du premier démembrement de la Pologne, c'était sous cet arbre que se tenaient les novellistes au grand air et les politiques en plein vent. Ordinairement, le centre du groupe qui discutait sur la vie et la mort de cette noble patiente mise en croix par Frédéric et Catherine et reniée par Louis XV, était un abbé qui, ayant des relations avec Cracovie, se faisait le propagateur de tous les bruits venant de la France du Nord, et, comme en outre cet abbé était, à ce qu'il paraît, un grand tacticien, il faisait, à tout moment et à tout propos, manœuvrer une armée de trente mille hommes dont les marches et les contre-marches excitaient l'admiration des auditeurs.

Il en résultait que l'abbé stratège avait été surnommé *l'abbé trente mille hommes*, et l'arbre sous lequel il exécutait ses savantes manœuvres, *l'arbre de Cracovie*.

Peut-être aussi les nouvelles qu'il annonçait avec la même facilité qu'il faisait manœuvrer son armée, — et qui parfois étaient aussi imaginaires, — avaient-elles contribué à faire connaître cet arbre sous sa dénomination presque aussi gasconne que polonaise.

Quoi qu'il en soit, *l'arbre de Cracovie*, qui, au milieu des changemens opérés au Palais-Royal par le duc d'Orléans, était demeuré debout, continuait à être le centre des rassemblemens, non moins nombreux au Palais-Royal en 1788 qu'en 1772.

Seulement, ce n'était plus de la Pologne que l'on s'inquiétait sous l'arbre de Cracovie : c'était de la France.

Aussi l'aspect des hommes était-il presque aussi changé que celui des localités.

Ce qui avait opéré surtout ce changement dans l'aspect des localités, c'était le cirque et le camp des Tartares que le duc d'Orléans, désireux de tirer parti de son terrain, avait fait bâtir : — le cirque au milieu du jardin, — et le camp des Tartares sur la face qui fermait la cour, et qu'occupe aujourd'hui la galerie d'Orléans.

Disons d'abord ce que c'était que ce cirque, dans lequel, à un moment donné, nous serons forcés d'introduire nos lecteurs.

C'était une construction présentant un parallélogramme allongé, lequel, en s'allongeant, avait dévoré les deux charmantes pelouses de gazon semées par Louis-le-Dévoit, et qui, avant d'être achevée, était déjà occupée par un cabinet littéraire tenu par un nommé Girardin, qui avait ouvert le premier cette sorte d'établissement, avait conquis ainsi la célébrité due à tout novateur ; puis, par un club qu'on appelait le club Social, et qui était le rendez-vous de tous les philanthropes, de tous les réformateurs et de tous les négrophiles ; enfin, par une troupe de saltimbanques qui, deux fois par jour, comme au temps de Thespis, donnait le spectacle sur des tréteaux improvisés.

Ce cirque ressemblait à une immense tonnelle, entièrement revêtu qu'il était de treillage et de verdure. Soixante-douze colonnes d'ordre dorique qui l'entouraient juraient un peu, il est vrai, contre cet aspect champêtre ; mais à cette époque il y avait tant de choses opposées qui commençaient à se rapprocher et même à se confondre, qu'on ne faisait pas plus attention à celle-là qu'aux autres.

Quant au camp des Tartares, Mercier, l'auteur du *Tableau de Paris*, va nous dire ce que c'était.

Ecoutez la diatribe de cet autre Diogène, presque aussi cynique et presque aussi spirituel que celui qui, une lanterne à la main, cherchait, en plein jour, un homme sous les portiques du jardin d'Académus.

« . . . Là, des agioteurs avides . . . vont trois fois par jour au Palais-Royal, et toutes ces bouches n'y parlent que d'argent et de prostitution politique. La banque se tient dans les cafés, c'est-à-dire qu'il faut voir et étudier les visages subitement décomposés par la perte ou par le gain : celui-ci se désole, celui-là triomphe. Ce lieu est donc une jolie boîte de Pandore : elle est ciselée, elle est travaillée, mais tout le monde sait ce que renfermait la boîte de cette statue animée par Vulcain. Tous les Sardanapales, tous les petits Lucullus logent au Palais-Royal, dans des appartemens que le roi d'Assyrie et le consul romain eussent enviés. »

Le camp des Tartares, — c'était, enfin, ce que nous avons vu jusqu'en 1828 sous le nom de *Galerie de bois*.

L'aspect des localités avait, en changeant, contribué à changer l'aspect des hommes.

Mais, ce qui avait surtout contribué à cette métamorphose, c'était le mouvement politique

qui, vers cette époque, s'opérait en France, et qui, venant du bas en haut, secouait la société de ses profondeurs à sa surface.

En effet, on comprend la différence qu'il y a pour de véritables patriotes à s'occuper du sort d'une nation étrangère ou des intérêts de leur pays, et l'on ne niera point que les nouvelles qui arrivaient de Versailles ne fussent, à cette heure, plus émouvantes pour les Parisiens que ne l'étaient, seize ans auparavant, celles qui venaient de Cracovie.

Ce n'est pas qu'au milieu de l'agitation publique on ne vit encore errer, comme des ombres d'un autre temps, quelques-unes de ces âmes se-reines ou quelques-uns de ces esprits observateurs qui poursuivent leur route au milieu des rêves charmants de la poésie ou des acerbes tumultes de la critique.

Ainsi, à part cette grande foule groupée à l'ombre de l'arbre de Cracovie, et qui attendait les *Nouvelles à la main* en lisant le *Journal de Paris* ou la *Lunette philosophique et littéraire*, le lecteur qui nous accompagne peut remarquer, dans une des allées latérales aboutissant au quinconce de tilleuls, deux hommes de trente-cinq à trente-six ans, portant tous deux l'uniforme, l'un des dragons de Noailles avec ses revers et son collet roses, l'autre des dragons de la Reine avec ses revers et son collet blancs.

Ces deux hommes sont-ils deux officiers qui parlent bataille ? Non, ce sont deux poètes qui parlent poésie, ce sont deux amans qui parlent de leurs amours.

Au reste, ils sont ravissans d'élégance et parfaits de bon ton : c'est l'aristocratie militaire dans son expression la plus charmante et la plus complète ; à cette époque où la poudre commence à être un peu négligée par les anglo-manes, par les Américains, par les avancés enfin, leur coiffure est des plus parfaites, et, pour n'en point déranger l'harmonie, l'un tient son chapeau sous le bras, l'autre le tient à la main.

— Ainsi, mon cher Bertin, disait celui des promeneurs qui portait l'uniforme des dragons de la reine, c'est un parti pris, vous quittez la France, vous vous exilez à Saint-Domingue ?

— Vous vous trompez, mon cher Evariste, je me retire à Cythère, voilà tout.

— Comment cela ?

— Vous ne comprenez pas ?

— Non, parole d'honneur !

— Avez-vous lu mon troisième livre des *Amours* ?

— Je lis tout ce que vous écrivez, mon cher capitaine.

— Eh bien, vous devez vous rappeler certains vers.

— A Eucharis ou à Catilie ?

— Hélas ! Eucharis est morte, mon cher ami, et j'ai payé mon tribut de pleurs et de poésie à sa mémoire ; je vous parle donc de mes vers à Catilie.

— Lesquels ?

— Ceux-ci :

Va, ne crains pas que je l'oublie,
Ce jour, ce fortuné moment,
Où, pleins d'amour et de folie,
Tous les deux, sans savoir comment,
Dans un rapide emportement,
Nous fîmes le tendre serment,
De nous aimer toute la vie.

— Eh bien ?

— Eh bien, je tiens mon serment, je me souviens.

— Comment ! votre belle Catilie...

— Est une charmante créole de Saint-Domingue, mon cher Parny, qui, depuis un an, est partie pour le golfe du Mexique.

— De sorte que, comme on dit en termes de garnison, vous rejoignez ?

— Je rejoins et j'épouse... D'ailleurs, vous le savez, mon cher Parny, je suis, comme vous, un enfant de l'Equateur, et, en allant à Saint-Domingue, je croirai retourner vers notre terre natale, retourner vers notre belle île Bourbon avec son ciel d'azur, sa végétation luxuriante. N'ayant pas la patrie, j'aurai son équivalent, comme on a encore le portrait quand on ne peut plus posséder l'original.

Et le jeune homme se mit à dire, avec un enthousiasme qui paraissait bien ridicule aujourd'hui, mais qui était de mise à cette époque, les vers suivants :

Toi dont l'image en mon cœur est tracée,
Toi qui reçus ma première pensée,
Les premiers sons que ma bouche a formés,
Mes premiers pas sur la terre imprimés.
Sous d'autres cieux cherchant un autre monde,
J'ai vu tes bords s'enfuir au loin dans l'onde...
Que de regrets ont suivi mes adieux !
Combien de pleurs ont coulé de mes yeux !
Que j'aime encore, après quinze ans d'absence,
Ce Qol (1), témoin des jeux de mon enfance !

(1) Nom d'un château qui appartenait à monsieur Desafonges, riche colon de l'île Bourbon

— A merveille, mon cher Bertin ! mais je vous prédis, moi, que vous ne serez pas plutôt là-bas, avec votre belle Catilie, que vous oublierez les amis que vous laissez en France.

— Oh ! mon cher Evariste, comme vous vous trompez

En amitié fidèle, encor plus qu'en amour,
Tout ce qu'aima mon cœur, il l'aima plus d'un jour !

D'ailleurs, votre renommée, mon grand poète, ne sera-t-elle point là pour me faire penser à vous ? Si j'avais le malheur de vous oublier, vos élégies ont des ailes, comme les hirondelles et les amours, et le nom d'une autre Eléonore viendra me faire tressaillir là-bas comme un écho de ce beau Paris qui m'a si bien reçu, et que je quitte, cependant, avec tant de joie !

— Ainsi, c'est décidé, mon ami, vous partez ?

— Oh ! tout ce qu'il y a de plus décidé... Tenez, mes adieux sont déjà faits :

Oui, c'en est fait, j'abandonne Paris ;
Qu'un peuple aimable, y couronnant sa tête,
Change l'année en un long jour de fête !
Pour moi, je pars ! Où sont mes matelots ?
Venez, montez et sillonnez les flots ;
Aux doux zéphirs abandonnez la voile,
Et de Vénus interrogeons l'étoile.

— Oh que vous savez bien à qui vous faites votre prière, mon cher Bertin ! dit une troisième voix se mêlant à la conversation.

— Ah ! c'est vous, mon cher Florian ? s'écrièrent à la fois les deux amis, qui à la fois étendirent leurs deux mains, que Florian serra dans chacune des siennes.

Puis aussitôt :

— Recevez mon compliment, sur votre entrée à l'Académie, mon cher, ajouta Parny.

— Et le mien sur votre charmante pastorale d'Estelle, dit Bertin.

— Ma foi ! continua Parny, vous avez raison de revenir à vos moutons ; nous avons besoin de votre monde de bergers pour nous faire oublier le monde de loups dans lequel nous vivons ; aussi, voyez, voilà Bertin qui le quitte !

— Ah çà ! ce n'était donc pas un adieu purement poétique que vous nous faisiez tout à l'heure, mon cher capitaine ?

— Non vraiment : c'était un adieu réel.

— Et devinez pour quel antipode il part ? Pour Saint-Domingue, pour la reine de Antilles ! Il va planter du café et raffiner du sucre,

tandis que nous, Dieu sait si l'on nous laissera planter même des choux !... Mais que regardez-vous donc ainsi ?

— Eh ! pardieu ! je ne me trompe pas, c'est lui ! dit Florian.

— Qui, lui ?

— Ah ! messieurs, continua le nouvel académicien, venez donc avec moi, j'ai deux mots à lui dire.

— A qui ?

— A Rivarol.

— Bon ! une querelle !

— Pourquoi pas ?

— Ah çà ! vous êtes donc toujours ferrailleur ?

— Ah ! par exemple ! il y a trois ans que je n'ai touché une épée.

— Et vous voulez vous refaire la main ?

— Le cas échéant, pourrais-je compter sur vous ?

— Parbleu !

Et les trois jeunes gens s'avancèrent, en effet, vers l'auteur du *Petit Almanach de nos grands hommes*, dont venait de paraître la seconde édition, laquelle avait fait plus de bruit encore que la première.

Rivarol était assis ou plutôt couché sur deux chaises, le dos appuyé à un marronnier, et faisant semblant de ne pas voir ce qui se passait autour de lui ; de temps en temps seulement, il jetait à gauche ou à droite un de ces regards où pétillait la flamme de l'esprit le plus éminemment français qui ait jamais existé.

Puis, à la suite de ce regard qui enregistrait un fait ou dénonçait une idée, il rapprochait ses deux mains pendantes à ses côtés, et, sur les tablettes qu'il tenait de l'une, il écrivait quelques mots avec le crayon qu'il tenait de l'autre.

Il vit s'avancer les trois promeneurs ; mais, quoiqu'il dût bien penser qu'ils venaient à lui, il affecta de ne point faire attention à eux, et il se mit à écrire.

Mais, tout à coup, une ombre se projeta sur son papier : c'était celle des trois amis.

Force fut donc à Rivarol de lever la tête.

Florian le salua avec la plus grande courtoisie ; Parny et Bertin s'inclinèrent légèrement.

Rivarol se souleva sur sa chaise sans changer de position.

— Pardon si je vous dérange dans vos méditations, monsieur, lui dit Florian ; mais j'ai une petite réclamation à vous faire.

— A moi, monsieur le gentilhomme ? fit Ri-

varol avec son air narquois. Serait-ce à propos de monsieur de Penthièvre, votre maître ?

— Non, monsieur, c'est à propos de moi-même.

— Faites.

— Vous m'avez fait l'honneur d'insérer mon nom dans la première édition de votre *Petit almanach de nos grands hommes*.

— C'est vrai, monsieur.

— Serait-ce indiscret alors de vous demander, monsieur, pourquoi vous avez enlevé mon nom de la seconde édition qui vient de paraître ?

— Parce que, entre la première et la seconde édition, monsieur, vous avez eu le malheur d'être nommé membre de l'Académie, et que, si obscur que soit un académicien, il ne peut cependant pas réclamer le privilège des inconnus. Or, vous le savez, monsieur de Florian, notre œuvre est une œuvre philanthropique, et votre place a été réclamée.

— Par qui ?

— Par trois personnes qui, je dois l'avouer humblement, avaient encore à cet honneur plus de droits que vous.

— Et quelles sont ces trois personnes ?

— Trois poètes charmants qui ont fait, le premier, un acrostiche ; le second, un distique, et le troisième, un refrain. Quant à la chanson, elle nous est promise incessamment ; mais puisque le refrain est fait, nous pouvons attendre.

— Et quels sont ces illustres personnages ?

— Messieurs Grouber de Groubental, Fenouillot de Falbaire de Quingey, et Thomas Minau de Lamistringue.

— Cependant, si je vous recommandais quelqu'un, monsieur de Rivarol.

— J'aurais le regret de vous refuser, monsieur de Florian : j'ai mes pauvres.

— Celui que je vous recommande n'a fait qu'un quatrain.

— C'est beaucoup.

— Voulez-vous que je vous le récite, monsieur de Rivarol ?

— Comment donc ! récitez, monsieur de Florian, récitez !... Vous récitez si bien !

— Je n'ai pas besoin de vous dire à qui il est adressé, n'est-ce pas ?

— Je ferai mon possible pour deviner.

— Le voici.

— J'écoute.

Ci gît Azor, chéri de ma Sylvie ;
Il eut même penchant que vous, monsieur Damon :
A mordre il a passé sa vie ;
Il est mort d'un coup de bâton.

— Ah! monsieur de Florian, s'écria Rivarol, ce petit chef-d'œuvre serait-il de vous?

— Supposez qu'il soit de moi, monsieur de Rivarol; qu'auriez-vous à me demander?

— Oh! monsieur, j'aurais à vous demander de me le dieter, après me l'avoir récité.

— A vous?

— A moi, oui.

— Pourquoi faire?

— Mais pour le mettre dans les notes de ma troisième édition. Chacun sa place, monsieur; le tout est de se rendre justice. Je n'ai pas d'autre prétention que d'être en littérature ce que la pierre à aiguiser est en coutellerie: je ne coupe pas, je fais couper.

Florian se pinça les lèvres. Il avait affaire à forte partie; cependant, il reprit:

— Et maintenant, monsieur, pour en finir avec vous, si je vous disais que, dans l'article que vous avez eu la bonté de me consacrer, il y avait quelque chose qui m'a déplu?

— Dans mon article, quelque chose qui vous a déplu? impossible! il n'a que trois lignes.

— C'est pourtant ainsi, monsieur Rivarol.

— Oh! vraiment?... Serait-ce dans l'esprit?

— Non.

— Serait-ce dans la forme?

— Non.

— Dans quoi est-ce donc?

— C'est dans le fond.

— Oh! si c'est dans le fond, le fond ne me regarde pas, monsieur de Florian; il regarde Champcenetz, mon collaborateur, qui cause en se promenant là-bas avec le nez de Métra. Votre serviteur, monsieur de Florian.

Et Rivarol se remit tranquillement à écrire. Florian regarda ses deux amis, qui lui firent signe des yeux qu'il devait se regarder comme battu, et par conséquent, s'en tenir là.

— Allons, décidément vous êtes homme d'esprit, monsieur, dit Florian, et je retire mon quatrain.

— Hélas! monsieur, s'écria Rivarol d'un air comiquement désespéré, il est trop tard!

— Comment cela.

— Je viens de le consigner sur mes tablettes, et c'est déjà comme s'il était imprimé; mais, si vous en voulez un autre, je me ferai un plaisir de vous l'offrir en place du vôtre.

— Un autre? et toujours sur le même sujet?

— Oui, tout frais arrivé de ce matin par la poste; il m'est adressé ainsi qu'à Champcenetz: je puis donc en disposer en son nom et au mien.

C'est d'un jeune avocat picard, nommé Camille Desmoulins, qui n'a encore fait que cela, mais qui promet, comme vous allez voir.

— A mon tour, j'écoute, monsieur.

— Ah! pour l'intelligence des faits, il faut que vous sachiez, monsieur, que certains envieux me contestent, ainsi qu'à Champcenetz, la noblesse, comme ils vous contestent, à vous le génie; vous comprenez bien que ce sont les mêmes. Ils disent que mon père était aubergiste à Bagnoles, et la mère de Champcenetz femme de ménage, je ne sais où. Ceci posé, voici mon quatrain, qui ne peut, certes, que gagner à l'explication que je viens de vous donner.

Au noble hôtel de la Vermine,
On est logé très proprement:
Rivarol y fait la cuisine
Et Champcenetz l'appartement.

— Vous voyez, monsieur, que le premier fait un admirable pendant au second, et que si je vendais l'un sans l'autre, celui que je garderais serait dépareillé.

Il n'y avait pas moyen de tenir rancune plus longtemps à un pareil homme. Florian lui tendit, en conséquence, une main que Rivarol prit avec ce fin sourire et ce léger clignement d'yeux qui n'appartenaient qu'à lui.

D'ailleurs, au même instant, il se faisait autour de Métra et aux environs de l'arbre de Cracovie un mouvement qui indiquait l'arrivée de quelque nouvelle importante.

Les trois amis suivirent donc l'impulsion donnée par la foule qui s'agglomérait sous les quinconces, et laissèrent Rivarol, se remettre à ses notes, qu'il continua avec la même insouciance que s'il eût été seul.

Cependant, ce ne fut pas sans avoir répondu à un coup d'œil de Champcenetz qui voulait dire: « Qu'y a-t-il? » par un regard qui signifiait: « Rien encore pour cette fois-ci. »

III.

LES NOUVELLISTES.

Métra, que venait de nommer Rivarol, et qui causait, comme nous l'avons dit, avec Champcenetz, s'était fait un des hommes les plus importants de l'époque.

Était-ce par son esprit? Non. Son esprit était assez commun. Était-ce par sa naissance?

Non. Métra appartenait à la bourgeoisie. Était-ce par la longueur démesurée de son nez? Non. pas encore.

C'était par ses nouvelles.

Métra, en effet, était le nouvelliste par excellence. Sous le titre de *Correspondance secrète*, il faisait paraître, — devinez où?... A Neuville, sur les bords du Rhin, — un journal contenant toutes les nouvelles parisiennes.

Qui savait le véritable sexe du chevalier ou de la chevalière d'Eon, à qui le gouvernement venait de donner l'ordre de s'en tenir à des habits de femme, et qui portait la croix de Saint-Louis sur son fichu?

Métra.

Qui racontait dans leurs moindres détails, et comme s'il y eût assisté, les soupers fantastiques de l'illustre Grimod de la Reynière, lequel, abandonnant un instant la casserole pour la plume, venait de faire paraître la parodie du *Songe d'Athalie*?

Métra.

Qui avait le mot des excentricités du marquis de Brunoy, l'homme le plus excentrique de l'époque?

Métra.

Les Romains, en se rencontrant au Forum, se demandaient chaque matin, pendant trois siècles: « *Quid novifert Africa?* — Quelles nouvelles apporte l'Afrique? »

Les Français se demandèrent pendant trois ans: « Que dit Métra? »

C'est que le grand besoin du moment, c'étaient les nouvelles.

Il y a certaines périodes dans la vie des nations pendant lesquelles une inquiétude étrange s'empare de tout un peuple: c'est lorsque ce peuple sent peu à peu manquer sous ses pieds le sol sur lequel, pendant des siècles révolus, ont tranquillement marché ses ancêtres; il croit à un avenir, — car qui vit espère; mais, outre qu'il ne distingue rien dans cet avenir, tant il est sombre, il sent encore qu'un abîme obscur, profond, inconnu, est entre cet avenir et lui.

Alors, il se jette dans les théories impossibles; alors, il se met à la recherche des choses introuvables; alors, comme ces malades qui se sentent si désespérés qu'ils chassent les médecins et appellent les charlatans, il cherche la guérison, non pas dans la science, mais dans l'empirisme; non pas dans la réalité, mais dans le rêve.

Alors, pour peupler cet immense chaos où le

vertige régnait, où la lumière manque, — non point faute qu'elle soit née, mais parce qu'elle va mourir, — apparaissent des hommes de mystère comme Swedenborg, le comte de St-Germain, Cagliostro. Chacun apporte sa découverte, découverte inouïe, inattendue, presque surnaturelle: Franklin, l'électricité; Montgolfier, l'aérostat; Mesmer, le magnétisme.

Alors, le monde comprend qu'il vient de faire, si aveugle et si chancelant qu'il soit, un pas immense vers les mystères célestes, — et l'orgueilleux genre humain espère avoir monté un des degrés de l'échelle qui conduit à Dieu!

Tel était l'état des esprits en France, à l'époque où nous sommes arrivés.

Pareilles à ces oiseaux qui s'emportent par grandes volées, qui tourbillonnent dans les airs, et qui montent jusqu'aux nuages, d'où ils descendent tout frissonnants, car ils sont allés demander des nouvelles de la foudre, et l'éclair leur a répondu; — pareilles, disons-nous, à ces oiseaux, de grandes rafales de peuple couraient effarées, s'abattaient sur les places; puis, après avoir demandé: « Qu'y a-t-il? » reprenaient leur vol insensé à travers les rues et les carrefours.

On comprend donc l'influence qu'exerçaient sur cette foule les gens qui répondaient à son immense interrogation en lui donnant des nouvelles.

Voilà pourquoi Métra le nouvelliste était encore plus entouré, le 24 août 1788, qu'il ne l'était les autres jours.

En effet, on sentait, depuis quelque temps, que la machine gouvernementale était tellement tendue, que quelque chose allait s'y rompre:

Quoi? Le ministère probablement.

Le ministère fonctionnant à cette heure était on ne peut plus impopulaire.

C'était le ministère de monsieur de Loménie de Brienne, qui avait succédé à celui de monsieur de Calonne, tué par l'assemblée des notables, et lequel avait succédé lui-même au ministère de monsieur Necker.

Mais, soit que Métra fût sans nouvelles ce jour-là, soit que Métra en eût, et ne voulût pas les dire, au lieu que Métra parlât à ceux qui l'entouraient, c'étaient ceux qui l'entouraient qui parlaient à Métra.

— Monsieur Métra, demandait une jeune femme ayant une robe à la lévite, coiffée en chapeau galant surmonté d'un parterre, et portant à la main une longue canne-ombrelle, — est il vrai que la reine, dans son dernier travail avec Léo-

660
5600